

2012

Simone de Beauvoir: Cuisine, Nourriture, Existentialisme

Véronique Olivier

Chapman University, olivier@chapman.edu

Follow this and additional works at: http://digitalcommons.chapman.edu/language_articles



Part of the [Feminist Philosophy Commons](#), [French and Francophone Literature Commons](#), and the [Women's Studies Commons](#)

Recommended Citation

Olivier, Véronique. "Simone de Beauvoir: Cuisine, Nourriture, Existentialisme". *Simone de Beauvoir Studies*, 2012, vol 28.

This Article is brought to you for free and open access by the World Languages and Cultures at Chapman University Digital Commons. It has been accepted for inclusion in World Languages and Cultures Faculty Articles and Research by an authorized administrator of Chapman University Digital Commons. For more information, please contact laughtin@chapman.edu.

Simone de Beauvoir: Cuisine, Nourriture, Existentialisme

Comments

This article was originally published in *Simone de Beauvoir Studies*, volume 28, in 2012.

This article is in French.

Copyright

Simone de Beauvoir Society

SIMONE DE BEAUVOIR: NOURRITURE, CUISINE ET EXISTENTIALISME

VÉRONIQUE OLIVIER

En 1949, quand Simone de Beauvoir publie *Le Deuxième Sexe*, elle y raconte l'histoire des femmes – son histoire des femmes. Avec regret, la jeune intellectuelle observe à quel point le monde appartient aux hommes, combien la société a lentement contribué à modeler la femme comme un objet, comme "l'inessentiel", "l'autre" (DS 1: 17).

Contre une société dominée par les hommes, Beauvoir croit pourtant que les choses peuvent évoluer, puisque, loin d'être naturels, notre identité, notre moi, résultent davantage du temps, de l'histoire, et de conditions variables. Il n'est donc pas surprenant que l'un des espaces explorés et condamnés par l'auteur du *Deuxième Sexe* soit la sphère domestique, et, en particulier, la cuisine, un espace devenu presque exclusivement féminin.

Malgré toutes les études et publications qui prolifèrent sur l'oeuvre et la vie de Simone de Beauvoir, la cuisine et le sujet de la nourriture en général semblent négligés ou délaissés. *Le Deuxième Sexe* serait-il devenu désuet? Sans aucun doute, le vingt-et-unième siècle a laissé les hommes entrer dans la cuisine tandis que, simultanément, les femmes ne se sentent plus enfermées à la maison. Dans cette perspective, l'essai n'est guère pertinent.

Cependant, si on relit les mémoires de Beauvoir à la lumière du *Deuxième Sexe*, on ne peut qu'être intrigué par les nombreuses références à l'espace culinaire, par la présence quasi quotidienne de la nourriture, qu'il serait faux d'interpréter comme un simple effet de réel. Simone de Beauvoir aime manger; son oeuvre inonde de descriptions relatives aux vivres et aux repas.

Si, selon l'adage de Brillat-Savarin, il ne faut pas manger pour vivre mais vivre pour manger, où se situe Simone de Beauvoir? Ses mémoires attestent qu'elle ne trouve pas sa nourriture dans l'univers exclusif des livres et des bibliothèques; elle démantèle ainsi le cliché de l'intellectuel ou le souhait de Platon, pour qui l'idéal serait de ne pas avoir à se soucier de manger du tout.

Au contraire, la nourriture crée une atmosphère, elle est associée au confort, mais elle reflète aussi les difficultés de la vie. Autrement dit, elle devient le baromètre de l'existence beauvoirienne. La nourriture reflète ce que Beauvoir appelle les conditions ou les situations, pour reprendre des termes existentialistes. Pourtant, cet appétit rejette catégoriquement l'espace culinaire pour des raisons que je qualifierai d'éthique et de philosophique.

Il n'y a aucun doute que nos cuisines, mais aussi nos habitudes alimentaires, révèlent qui nous sommes. Explorer les habitudes alimentaires, les goûts beauvoiriens conjugués à un rejet catégorique de l'espace domestique, permet de voir comment le rapport de Simone de Beauvoir à la nourriture s'inscrit finalement dans sa philosophie de l'existentialisme, montrant par là même un aspect moins connu d'un auteur pour qui l'appétit de la vie n'a jamais fléchi.

Dès les pages d'ouverture des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, les premiers souvenirs sont largement définis par la nourriture. Simone note que, pour un enfant, "la beauté, le luxe, le bonheur sont des choses qui se mangent" (MJFR 11). Manger constitue une vraie attirance:

[D]evant les confiseries de la rue Vavin, je me pétrifiais, fascinée par l'éclat lumineux des fruits confits, le sord chatoient des pâtes de fruits, la floraison bigarrée des bonbons acidulés: vert, rouge, orange, violet: je convoitais les couleurs elles-mêmes autant que le plaisir qu'elles me promettaient. (MJFR 11)

À la maison, Simone se souvient que sa mère "concassait des pralines dans un mortier, elle mélangeait à une crème jaune la poudre grenue.[...] Je plongeais ma cuiller dans un coucher de soleil" (MJFR 12).

Le rapport à la nourriture est on ne peut plus sensuel. Il nourrit aussi une imagination vive. Il est intéressant de noter que Beauvoir se distancie d'ors et déjà de la jeune fille qu'elle décrit dans le chapitre "Formation" du *Deuxième Sexe*: "on lui choisit des livres et des jeux qui l'initient à sa destinée, [...] on lui propose des vertus féminines, on lui enseigne la cuisine, la couture, le ménage" (DS 2: 31). En associant la pâtisserie à un coucher de soleil, Simone ne regarde pas l'acte de cuisiner comme un labeur mais bien plus comme un acte magique et quasi poétique que fait bien ressortir l'allitération de "m", parant la phrase d'un aspect délicieux.

Manger se trouve donc au centre de l'univers de l'enfant, il constitue une partie essentielle de la personnalité:

La principale fonction de Louise et de maman, c'était de me nourrir; leur tâche n'était pas toujours facile. Par ma bouche, le monde entrait en moi plus intimement que par mes yeux et mes mains. Je ne l'acceptais pas tout entier. La fadeur des crèmes de blé vert, des bouillies d'avoine, des panades, m'arrachait des larmes; l'onctuosité des graisses, le mystère gluant des coquillages

me révoltaient; sanglots, cris, vomissements, mes répugnances étaient si obstinées qu'on renonça à les combattre. (MJFR 11)

En plus de déployer une forte personnalité à travers des goûts discernables et spécifiques, cette introduction au moi est dominée par le sens gustatif. Ce choix est particulièrement important car, dans la hiérarchie des sens, le goût a traditionnellement été délaissé au profit de la vue ou de l'ouïe.

Dans *Making Sense of Taste*, Carolyn Korsmeyer rappelle comment la philosophie occidentale "has supported a hierarchy of senses within which one can also discover a marked gender dimension, for the higher senses turn out to be those the exercise of which develops 'masculine' traits and virtues" (Korsmeyer 5). En privilégiant le goût au détriment des autres sens, Simone se situe clairement à l'encontre de la tradition philosophique; se souciant peu de la division des sexes, sa préférence pour le goût privilégie l'individu, une tendance et une croyance qui émergent très tôt dans son oeuvre.¹

Si l'enthousiasme pour les aliments dénote un être pleinement engagé dans le monde, cette relation passionnée entre le moi et la nourriture sert aussi un objectif et ne se limite pas à un jeu. Simone admet que "manger n'était pas seulement une exploration et une conquête, mais le plus sérieux de mes devoirs" (MJFR 12). Le lien entre se nourrir et le devoir illustre une autre caractéristique du moi beauvoirien: les actes doivent trouver une utilité, une raison. Ils sont dirigés vers un projet, un objectif, comme le confirme la confidence suivante: "une cuiller pour maman, une pour bonne-maman.[...] si tu ne manges pas, tu ne grandiras pas" (MJFR 12). Le désir de l'enfant est de grandir car "soudain, l'avenir existait; il me changerait en une autre qui dirait moi et ne serait plus moi. J'étais fière de grandir; je ne souhaitais pas demeurer à jamais un bébé" (MJFR 13).

Comme chaque été, la famille Beauvoir passe des vacances à la campagne, où Simone retrouve ses cousins dans une propriété de famille. Elle se souvient que "l'endroit le plus vivant de la maison, c'était la cuisine" (MJFR 106). Cette insistance sur l'activité, l'animation se poursuit dans la description suivante:

[J]'aimais le bois massif de la table, des bancs, des bahuts. La cuisinière de fonte jetait des flammes. Les cuivres gailletaient: casseroles, bassines, bassinoires; je m'amusais de la gaîté des plats d'émail aux couleurs enfantines, de la variété des bols, des tasses, des verres, des écuelles, des rapiers, des pots, des cruches, des pichets. En fonte, en terre, en grès, en porcelaine,

en aluminium, en étain, que de marmites, de poêles, de pot-au-feu, de fait-tout, de cassolettes, de soupîères, de plats, de timbales, de passoires, de hachoirs, de moulins, de moules, de mortiers! (MJFR 106)

Cet incessant inventaire laisse sans voix, si l'on considère que, en tant qu'adulte, Simone de Beauvoir ne cuisinait qu'exceptionnellement, mais aussi et surtout, n'a jamais vraiment possédé de cuisine ou batterie de cuisine. Cette liste montre le besoin pour l'enfant d'être rassurée par l'activité et le mouvement, un impératif que Simone de Beauvoir a recherché et embrassé toute sa vie.

Ce souvenir explique également en partie pourquoi, dans le futur, l'auteur a élu le café, les espaces publics, comme espace vivant privilégié. En fait, la cuisine est loin d'être l'espace plébiscité à la sortie de l'innocence enfantine. Lorsque ses parents s'installent Rue de Rennes, Simone décrit le nouvel appartement comme "plus étroit et moins confortable" (MJFR 135). Elle regrette de ne pas "pouvoir [s]'isoler. Nous envions ardemment, ma sœur et moi, les petites filles qui ont une chambre à elle; la nôtre n'était qu'un dortoir" (MJFR 135).

Quant à la cuisine, Simone l'associe à la monotonie:

Un après-midi, j'aidais maman à faire la vaisselle; elle lavait des assiettes, je les essuyais; par la fenêtre, je voyais [...] d'autres cuisines où des femmes frottaient des casseroles ou épluchaient des légumes. Chaque jour, le déjeuner, le dîner, chaque jour la vaisselle; ces heures indéfiniment recommencées et qui ne mènent nulle part: vivrais-je ainsi? (MJFR 145-6)

La réponse à cet univers répétitif est un strict "non, me dis-je [...]; ma vie à moi conduira quelque part" (MJFR 146).

Éliane Lecarme-Tabone remarque très justement que Simone de Beauvoir a bénéficié de "circonstances familiales favorables" (Lecarme-Tabone 23) qui expliquent en partie ce "non" catégorique: l'absence de frère, le statut d'aînée de Simone. Par ailleurs, les dettes du père ont poussé Simone à devoir étudier pour gagner sa propre vie.

Avant de revenir à l'importance des conditions dans la philosophie de Simone de Beauvoir, il faut noter la détermination de la jeune fille vis-à-vis de son avenir. Le fait que sa mère n'exige "que de menus services" (MJFR 147) permet aussi à Simone de se concentrer sur ses études. Admise à la première partie du Baccalauréat, celle-ci exulte: "l'avenir n'était plus un espoir: je le

touchais. Quatre ou cinq ans d'études, et puis toute une existence que je façonnerais de mes mains. Ma vie serait une belle histoire qui deviendrait vraie au fur et à mesure que je la raconterais" (MJFR 234).

Le choix des mots est remarquable ici. Car les mains confèrent à l'existence un ton réel, palpable, quasi artisanal. Toutefois, ces mains refusent de s'intéresser à la cuisine. La métaphore de la "vie dévorante" (MJFR 302) que choisit Simone pour exprimer son ardent désir d'accomplissement ne peut s'épanouir au sein de la sphère domestique, dans la cuisine.² Ces mains ne seront pas celles d'une ménagère mais celles d'une intellectuelle, comme si, pour Simone de Beauvoir, il existait une incompatibilité fondamentale entre les deux aspirations. Et c'est une décision cruciale pour Beauvoir puisque c'est sa liberté qui en est l'ultime enjeu.

En 1949, Jean-Paul Sartre, devenu le compagnon de Simone, lui adresse une question à laquelle elle n'avait pas songé: "qu'est-ce que ça avait signifié, pour moi, d'être une femme?" (FC 136) Pour Sartre, il est évident que, née femme, Simone n'avait pas été élevée de la même façon que lui. Bien qu'elle prétende ne voir aucune différence entre les deux sexes et affirme avoir vécu la vie telle qu'elle l'a rêvée, et parce qu'elle n'a jamais ressenti le sentiment d'infériorité, la jeune femme demeure fascinée par le commentaire de son compagnon. Par conséquent, elle choisit d'explorer le monde qui l'entoure afin de mieux comprendre la condition féminine en général. *Le Deuxième Sexe* est né.

Le Deuxième Sexe développe la thèse célèbre de la philosophie existentialiste qui prône la suprématie de l'existence sur notre essence, ou sur notre nature. Il résulte que les femmes ne sont donc pas par nature confinées aux murs de leur cuisine. Car Beauvoir explique et prouve que les femmes sont devenues associées à l'espace domestique au terme de longues traditions, de discours et croyances qu'elles ont parfois internalisés.

L'une des situations qui attire naturellement l'attention de l'auteur est l'espace domestique. Cet espace essentiellement féminin échappe aux hommes: "l'homme ne s'intéresse que médiocrement à son intérieur parce qu'il accède à l'univers tout entier et parce qu'il peut s'affirmer dans des projets" (DS 2: 261). La femme, elle, existe par défaut. Elle reste à l'état d'immanence, un état de stagnation, sans avenir et surtout, sans projet. C'est pourquoi les femmes "perpétu[ent] non seulement le présent" (DS 2: 266) mais n'échappent pas à la routine. D'où la tristesse de la jeune Simone lorsqu'elle observe les femmes à travers les vitres de la cuisine maternelle.

Quand elle approche l'activité culinaire, Simone de Beauvoir semble à première vue plus optimiste:

La préparation des repas est un travail plus positif et souvent plus joyeux que celui du nettoyage. Il implique d'abord le moment du marché qui est pour beaucoup de ménagères le moment privilégié de la journée. [...] Tout en faisant leur marché, les femmes échantonnent dans les queues. Elles se sentent membres d'une communauté qui – pour un instant – s'oppose à la société des hommes comme l'essentiel à l'inessentiel. (DS 2: 272)

La rue crée un espace d'expression et de liberté. Malheureusement, ce moment demeure une brève parenthèse dans le quotidien des femmes. Une fois dans la cuisine, la ménagère est reine, selon Simone de Beauvoir, qui voit celle-ci "inspecte[r] avec suspicion les éventaires. Elle goûte un fugitif triomphe quand elle vide sur la table le filet à provisions" (DS 2: 272).

Ces commentaires sont notables car leur ironie ne provient pas d'une distance ou supériorité de l'intellectuelle jugeant la cuisinière. Au contraire, les descriptions sont si tangibles, vives, et émouvantes qu'elles nous font presque pénétrer au sein de l'espace domestique, en suivant attentivement la délicatesse des gestes féminins. Simone de Beauvoir mentionne même la créativité de la femme lorsqu'elle "essaie d'y engager sa singularité" (DS 2: 275).

L'ironie vient de la situation: celle d'être la reine au sein d'un monde si monotone, d'une sphère si limitée. C'est pourquoi, l'auteur se lamente que:

Le travail que la femme exécute à l'intérieur du foyer ne lui confère pas une autonomie; il n'est pas directement utile à la collectivité, il ne débouche pas sur l'avenir, il ne produit rien. Il ne prend son sens et sa dignité que s'il est intégré à des existences qui se dépassent vers la société dans la production ou l'action: c'est dire que, loin d'affranchir la matrone, il la met dans la dépendance du mari et des enfants [...] Elle n'est dans leurs vies qu'une médiation inessentielle. (DS 2: 279-80)

En d'autres termes, la ménagère est une épouse avant d'être une femme, tandis que l'homme "est un citoyen, un producteur avant d'être un mari" (DS II: 280). Telle est la différence qui sépare les sexes.

Ce qui fascine dans cette partie du *Deuxième Sexe* dédiée à la sphère domestique tient à l'exigence d'une égalité entre hommes et femmes qui oblige la femme à abandonner sa cuisine au profit d'une activité lui donnant accès à un espace public. Le féminisme de Simone de Beauvoir appartient à une période avant tout basée sur la parité des sexes.³

Pour qu'une femme obtienne les mêmes droits que l'homme, il est normal, voir indispensable, pour Beauvoir d'abandonner la cuisine ou tout intérêt pour l'espace domestique. L'analyse du *Deuxième Sexe* ne laisse effectivement ainsi aucune place à la possibilité de plénitude, d'épanouissement dans cet espace devenu féminin. Il est vrai qu'en 1949, lorsque l'essai est publié, la majorité des femmes se définissent avant tout comme des mères de famille. Cependant, l'auteur n'émet jamais la possibilité d'épanouissement des femmes au sein de l'espace domestique.

Par contre, Sylvia Plath exprime passionnément dans son *Journal* son plaisir de cuisiner alors qu'elle demeure encore aujourd'hui parée d'une image rebelle et avant tout féministe. La question d'accomplissement de soi au sein de la cuisine n'est pas même caressée par Simone de Beauvoir car l'auteur est convaincue que la maison n'est qu'une prison.

C'est sans surprise que Simone de Beauvoir élit le café et le restaurant comme espaces privilégiés. Sa première rencontre avec les cafés parisiens lui est offerte grâce à son cousin Jacques. Simone se souvient: "pour moi, c'était vraiment extraordinaire. Les bouteilles aux couleurs timides ou violentes, les bols d'olives et d'amandes salées, les petites tables, tout m'étonnait" (MJFR 372-3). Cette joie fait écho aux descriptions de la cuisine familiale lors des vacances estivales à la campagne avec toute leur vivacité, leur dynamisme. Mais le café correspond également à un espace où hommes et femmes se rencontrent à pied d'égalité. L'espace doit donc être exploré comme partie intégrante de la définition du féminisme égalitariste de Simone de Beauvoir. L'espace devient symbole de liberté et d'indépendance.

Les premières pages du second volume des mémoires s'ouvrent sur le nouvel appartement parisien que Simone loue à sa grand-mère. Une table et deux chaises se mêlent à quelques étagères pour les livres, ainsi qu'un sofa (FA 17). La jeune étudiante ressent profondément sa "liberté" et se dit "comblée" malgré le minimum dont elle dispose. La nourriture et non la cuisine illustre ce sentiment de liberté et de plénitude, une habitude si bien révélée par le choix de l'imparfait. Simone observe: "je déjeunais d'un bortsch chez Dominique, je dinais à la Coupole d'une tasse de chocolat [...] Presque rien ne me contrariait [...] Maintenant, nulle part je ne rencontrais de résistances" (FA 18).

Contrairement à la femme représentée dans *Le Deuxième Sexe*, elle choisit où, quand, et ce qu'elle veut manger. Lorsque Sartre entre dans sa vie, Simone confie que, "[en dépit de] la modestie de nos ressources [...] rien ne nous limitait [...] La liberté était notre substance même" (FA 25). La nourriture et les habitudes alimentaires reflètent cette liberté puisque la liberté, comme substance, devient elle-même nourriture.

Toutefois, il serait faux de conclure que l'alimentation devient secondaire pour Simone de Beauvoir. Lorsqu'elle loue une chambre d'hôtel dans la Vallée de la Loire, un été que Sartre effectue son service militaire, les environs qu'elle trouve laids, la rivière sèche, n'empêchent pas la touriste d'éprouver un vrai contentement qui s'exprime à travers la nourriture: "un paquet de petits-beurre et une plaque de chocolat" (FA 56). Elle se souvient également de la visite d'un château en compagnie de Sartre, se gorgant d'aliments et de bon vin venus "des hôtelleries que fréquentaient les riches Tourangeaux [...]. Ces jours d'opulence avaient de maigres lendemains. Nous n'avions rien mangé depuis l'avant-veille" (FA 57).

Le plaisir de manger prime, il est supérieur aux difficultés de la vie. Dans *La Distinction: Une Critique Sociale du Jugement*, le sociologue Pierre Bourdieu examine minutieusement les habitudes alimentaires des Français des années soixante-dix et comment ces habitudes reflètent les classes sociales. Il distingue entre les habitudes de la classe bourgeoise qui privilégie les goûts de luxe, et ceux de la classe ouvrière, dont les goûts penchent vers la nécessité.

Même si cette remarque vaut encore aujourd'hui, elle est largement démantelée, déconstruite par Simone de Beauvoir. Non seulement exhibe-t-elle des goûts éclectiques mais elle défie également la catégorisation établie par Bourdieu lorsqu'il écrit: "les goûts de luxe mettent en avant la présentation des plats et l'aspect visuel de la table" (Bourdieu 269). Le quotidien si minutieusement décrit dans les *Mémoires* chamboule toute la théorie bourdieusienne.

Dès leurs jeunes années parisiennes, Simone et Jean-Paul dînent dans "[s]a chambre d[ic] pain et d[ic] foie gras Marie" (FA 24). Si le foie gras peut être considéré comme une denrée bourgeoise, le manque de sophistication dans la manière de l'apprécier oblige à contester l'affirmation du sociologue. Simone de Beauvoir ne mentionne aucun couvert et son appartement n'est pas même équipé d'une table. La nourriture traduit, encore une fois, le tempérament inaliénable et individuel de la jeune femme, en accord avec la démarche existentialiste.

La nourriture accompagne Simone de Beauvoir dans son quotidien. Ses nombreux voyages recèlent d'anecdotes autour de repas, de nouvelles saveurs. Ainsi, par exemple, confie-t-elle à propos de l'Italie: "j'aimais Rome, ses nourritures, ses bruits, ses places, ses briques, ses pins" (FA 306). Il ne fait aucun doute que les repas, les mets, documentent une culture, mais, fait plus unique, la nourriture joue le rôle de baromètre des expériences et des sentiments dans la vie de l'écrivain voyageur.

Or, la nourriture, comme sensation ou plaisir immédiat, n'atteint jamais l'état métaphorique ou poétique qu'on peut déceler chez certains auteurs.⁴ Elle atteste plutôt de la présence au monde. Dans un récent article consacré au philosophe Emmanuel Lévinas et à ses écrits sur la faim et la nourriture, David Goldstein écrit:

Lévinas seems first of all to be suggesting that hunger is not a need at all, or not exclusively so. It is also, and perhaps primarily, a desire, a conduct for embracing the world with one's "joyful appetite for things." [...] Secondly, Lévinas uses [hunger and eating] to articulate just what it means to be part of the world, to feel oneself in being. (Goldstein 36)

La philosophie de Lévinas semble ici se rapprocher de l'éthique beauvoirienne dans le sens que, comme poursuit Goldstein en citant Lévinas, "the world offers the bountifulness of terrestrial nourishment to our intentions. The world is there to be eaten" (Goldstein 36).

Cette citation rappelle étrangement l'état de la toute jeune narratrice à l'ouverture des *Mémoires d'une jeune fille rangée* devant les vitrines de la rue Vavin. À d'autres instants plus difficiles, par exemple pendant la seconde guerre mondiale, la narratrice de *La Force de l'âge* avoue:

[Q]uelquefois aussi, j'invitais à dîner [...]. J'offrais à mes convives des bassines de haricots, de grands plats de boeuf mode, et je m'arrangeais pour avoir du vin en abondance. [...] Jamais auparavant je n'avais 'reçu' et cela me divertissait. (FA 642-3)

Plus que la qualité des aliments, la générosité de partager ("convives") est la cause principale de la satisfaction et donne une raison d'être au monde. La nourriture réunit et elle unit.

Pour mieux comprendre le statut et la valeur immédiats et ontologiques de la nourriture chez Beauvoir, tournons-nous un instant vers le personnage de Jean-Paul Sartre, qui a tant partagé les voyages et expériences de sa compagne. Simone se souvient:

Un après-midi, nous regardions des hauteurs de Saint Cloud un grand paysage d'arbres et d'eau. Je m'exaltai et je reprochai à Sartre son indifférence: il parlait du fleuve et des forêts beaucoup mieux que moi, mais il ne ressentait rien. Il se défendit. Qu'est-

ce qu'au juste que sentir? [...] La signification d'un visage, d'un spectacle l'atteignait, sous une forme désincarnée, et il en restait assez détaché pour tenter de la fixer dans des phrases. (FA 49)

Tout sépare Sartre ici de Simone de Beauvoir. Comme le paysage qui procure des sensations exaltantes, la nourriture, par ce qu'elle incarne, procure un bien-être et traduit un sens émotionnel qui met en relation directe l'individu et le monde qui l'entoure. Comme le dit encore Goldstein à propos de Lévinas, "The story is not that we eat. The story is that we eat and develop a relationship to eating, and that relationship in turn helps determine our sense of ourselves in the world. [...] I is not I until I am enjoying. I eat, therefore I am" (Goldstein 37).

Dans ce sens, il n'est pas étonnant que Sartre ait intitulé son roman existentialiste *La Nausée*. D'un côté, le dégoût de la vie éprouvé par le personnage principal Roquentin se traduit immédiatement par un dégoût de la nourriture, par une urgence à vomir. De l'autre côté, le thème de la nausée sert bien en effet à bâtir une philosophie existentialiste plutôt qu'à regarder le monde dans son "immédiateté", exactement comme le reproche Simone de Beauvoir à son compagnon lorsqu'il regarde un paysage: ne sachant pas l'apprécier pour lui-même, il est seulement capable de l'écrire.

Que se passe-t-il lorsque les circonstances, les conditions deviennent difficiles? La seconde guerre mondiale représente pour Simone de Beauvoir un véritable test pour sa liberté. Manger devient un besoin premier, il ne s'agit plus de vivre pour manger mais de manger pour vivre. Elle écrit: "Je rétablissais une hiérarchie entre les situations" (FA 627).

Les effets de la guerre sont cruellement ressentis dans la vie quotidienne parisienne et la nourriture (ou sa pénurie) l'expriment pleinement. D'ailleurs, elle note: "Je remarque avec quel soin tous mes correspondants décrivaient leurs repas. [...] Manger était un problème crucial" (FA 631). Ainsi, "les premières restrictions apparurent. On allait distribuer des cartes de pain; le pain de fantaisie était interdit, les pâtisseries fermaient trois jours par semaine. [...] au restaurant, on n'avait droit qu'à deux plats, dont un seul de viande" (FA 495).

C'est pourquoi, lors d'un séjour en Bretagne, elle se sent ressuscitée par la nourriture. Pour montrer cette parenthèse au sein d'un quotidien sombre, elle énumère avec soin les plats consommés: "Nous mangions de la langouste, des crêpes, des pâtisseries savoureuses" (FA 531). Se nourrir provoque une joie simple mais au moins égale à celle d'écrire et prouve que le bonheur, pour Simone de Beauvoir, n'est pas hiérarchique. Car le bonheur, ou, au moins, la tentative de l'atteindre, résulte du sentiment de liberté.

Le fait de pouvoir manger des mets plus élaborés coïncide avec la possibilité de choisir, ce qui n'est pas le cas à Paris, devenue ville de restrictions. Les descriptions et les passages dédiés à l'acte alimentaire servent donc clairement à illustrer une condition, mais aussi et surtout à surpasser ces conditions vers une morale existentialiste que je voudrais finalement explorer.

Pendant la seconde guerre mondiale, Simone de Beauvoir change de domicile et décide de prendre une chambre équipée d'une cuisine. Grâce à sa soeur, elle possède "une cocotte, des casseroles, de la vaisselle et désormais, je confectionnais tous nos repas" (FA 575). Simone avoue son "peu de goût pour les tâches ménagères" (FA 575) mais au lieu de démissionner, elle trouve des astuces qui l'aident à soutenir sa condition.

Premièrement, elle fait "une manie" qui prend la forme "d'une chasse au trésor" (FA 575) afin de trouver quelque produit. Ce jeu suggère un besoin de regarder la vie positivement, de surpasser sa condition, ses limites. Ensuite, la jeune femme accumule "quelques paquets de pâtes, de légumes secs, de flocons d'avoine. Je retrouvai un des schémas favoris de mes jeux d'enfant: au sein de la pénurie l'organisation d'une rigoureuse économie. Je contemplai mes trésors" (FA 576). Finalement, un après-midi que Simone se voit condamnée à sa chambre à cause du couvre-feu, elle se souvient: "j'écrivais; dehors, c'était le grand silence des déserts; sur le fourneau cuisait une soupe de légumes qui sentait bon. Cette odeur engageante, le chuintement du bec de gaz étaient une compagnie" (FA 576).

Ces quelques confidences sont extraordinaires: le jeu, qui rappelle l'enfance, possède une force majeure qui cherche à se distinguer des femmes ménagères passives décrites dans *Le Deuxième Sexe*. Toutefois, ces confidences doivent nous faire réfléchir à la valeur de ces amusements. Que signifie ce besoin de se justifier dans ces activités domestiques? De même, faut-il croire Simone de Beauvoir lorsqu'elle affirme n'avoir aucune propension, ou connexion avec la cuisine? Elle avoue que si "[elle] ne partagea[t] pas la condition des femmes d'intérieur, [elle] avait un aperçu de leurs joies" (FA 576). L'espace culinaire est-il à ce point dégradant? Ces questions suscitent trois remarques finales.

Premièrement, l'analyse de l'espace culinaire et de la nourriture chez Simone de Beauvoir montre les limites de la liberté.⁵ Beauvoir sait bien que nous sommes impuissants devant certaines circonstances telles qu'elles surgissent par exemple pendant la seconde guerre mondiale. D'un autre côté pourtant, cette ardeur à transformer, coûte que coûte, une réticence en un plaisir montre la valeur de l'homme et sa volonté de dépasser sa propre condition. Simone de Beauvoir, avec une volonté démoniaque, a travaillé

féroce à bâtir, à conquérir sa liberté avec une positivité parfois déboussolante.

Finalement, il faut pour conclure reconsidérer la stricte distanciation de l'espace domestique. Pour cela, il importe de considérer le féminisme et le contexte dans lequel Simone de Beauvoir écrit. Dans son projet, dans le désir de réaliser sa vie d'écrivain et de femme libre, Beauvoir ne pouvait considérer une alliance entre le plaisir de manger et celui de cuisiner. Avouer une faiblesse, une attirance pour la cuisine met tout le projet du *Deuxième Sexe* en danger.

Je ne qualifierai pourtant pas Simone de Beauvoir d'un quelconque manque de sincérité. Loin de là. Elle appartient à une vague féministe qui exige de faire des choix: l'un d'entre eux consiste à éviter les murs de la cuisine, synonyme d'objectification. Le *Deuxième Sexe* ne cherche jamais à projeter l'image de femmes épanouies dans leur cuisine car Beauvoir est persuadée que les femmes ont mieux à faire.

Ainsi, si elle effleure les "joies" de la femme d'intérieur dans *La Force de l'âge*, elle s'assure de ne pas élaborer sur le sujet. Peut-être une tentation trop dangereuse? En ce sens, la relation entre Simone de Beauvoir et la nourriture s'intègre tout à fait dans son projet existentialiste; peu importe qu'aujourd'hui la femme combine sans vergogne art de manger et art de cuisiner. Ce qui demeure admirable et si moderne chez Simone de Beauvoir c'est la volonté individuelle avec laquelle elle applique sa cause existentialiste, son choix, sa liberté, seuls paramètres d'un bonheur possible, dans l'acte le plus fondamental et, apparemment, le moins philosophique: se nourrir.

NOTES

1 Les *Cahiers de Jeunesse* célèbrent cette valeur de l'individu, voir le culte du moi: "[...] suis-je orgueilleuse? Oui en ce sens que je m'aime passionnément, que je m'intéresse à moi, et que je suis sûre de valoir quelque chose, c'est-à-dire d'être une forme unique et intéressante" (CJ 88). Elle découvre "la grande ivresse d'être moi" (CJ 105), celle de "promen[er] un dieu en moi" (CJ 106). Enfin, "Je m'émerveille souvent d'être une forme unique dans le monde" (CJ 111).

2. L'expression d'une "vie dévorante" revient également dans les *Cahiers de Jeunesse* (CJ 230).

3. Dans les années soixante, le mouvement féministe évolue et revendique avant tout l'affirmation de la différence des sexes.

4. Marguerite Duras dans *Modérato Cantabile* par exemple décrit un dîner qui, en plus de s'inscrire comme une véhémence critique des habitudes bourgeoises, devient un véritable exercice sur l'écriture du nouveau roman. Les personnages disparaissent et les aliments deviennent des personnages à part entière.

5. Ainsi termine l'introduction au *Deuxième Sexe*: "C'est dire que nous intéressent aux chances de l'individu, nous ne définirons pas ces chances en termes de bonheur mais en termes de liberté" (DS I: 34).

OEUVRES CONSULTÉES

Beauvoir, Simone de. *Cahiers de Jeunesse*. Paris: Gallimard, 2008. (Folio) (CJ)

—. *Le Deuxième Sexe*. 2 vols. Paris: Folio Essais, 1976. (Folio) (DS 1 & 2)

—. *La Force de l'âge*. Paris: Gallimard, 1960. (Folio) (FA)

—. *La Force des choses*. Paris: Gallimard, 1963. (Folio) (FC)

—. *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris: Gallimard, 1958. (Folio) (MJFR)

Bourdieu, Pierre. *La Distinction: Une Critique Sociale du Jugement*. Paris: Éditions de Minuit, 1979. (Folio)

Duras, Marguerite. *Moderato Cantabile*. Paris: Éditions de Minuit, 1958. (Folio)

Goldstein, David. "Emmanuel Lévinas and the Ontology of Eating." *Gastronomica: The Journal of Food and Culture*. Vol. 10, No.3. (2010): 34-44.

Korsmeyer, Carolyn. *Making Sense of Taste: Food and Philosophy*. New York: Cornell UP, 1999. (Folio)

Lecarme-Tabone, Eliane. *Le Deuxième Sexe de Simone Beauvoir*. Paris: Folio Foliothèque, 2008. (Folio)

Plath, Sylvia. *The Unabridged Journals of Sylvia Plath*. New York: Anchor Books, 2000. (Folio)



VÉRONIQUE OLIVIER is an Assistant Professor of French at Chapman University in Orange, California. She has a Ph.D in French Language and Literature from the University of Wisconsin, Madison. Her research has focused on women in French literature and film from Mme de Stael to the present, with a recent concentration on the relationship between women and food. Her essay entitled "Muriel Barbery's *Une Gourmandise*, Food and the *écriture féminine*" has been accepted by *The French Review* for publication in 2013.

Dr. Olivier has received several grants for her research in pedagogy and recently published an article in *The French Review* on the use of mobile phones in the classroom. The above article is an expansion of the paper she presented at the 2012 MLA convention in Seattle at a session organized by the Simone de Beauvoir Society.